

Courrier envoyé à l'hôpital de la Citadelle de Liège après une courte hospitalisation :

Voici un texte que j'ai écrit après mon séjour à l'hôpital de la Citadelle

pour sortir de moi les traces de cette expérience

pour exprimer une réalité que d'autres sont peut-être incapables d'exprimer

dans l'espoir du changement

Attention ! Hôpital !

Jeudi 25 août 2005 - 7 h 30

Une femme dans la cinquantaine, bien dans sa vie, se dirige vers la salle 14 de l'hôpital de la Citadelle.

Ce matin, on lui enlèvera la thyroïde. Un peu stressée mais contente d'avoir choisi que cela se fasse sous hypnose. Elle a confiance dans le chirurgien qu'elle a rencontré quelques jours plus tôt et dans l'anesthésiste qui lui a expliqué comment elle pratiquait l'hypnose.

Une amie l'accompagne et porte son sac parce qu'une malencontreuse chute de vélo trois jours plus tôt lui ont laissé pas mal de contusions, un œil au beurre noir, la main droite cassée et un plâtre jusqu'au coude.

On lui a dit que dans la mesure du possible l'opération aurait lieu ce jeudi matin, elle a amené des CD de relaxation et s'imagine se détendre doucement en attendant l'intervention

7h40. Arrivée dans le service, effervescence, « Il faut se dépêcher, on vous attend en salle d'opération, déshabillez-vous entièrement, voici un gant de toilette et du désinfectant, nettoyez vous-même la zone de la gorge, enfiler la chemise d'hôpital et je reviens vous donner le médicament de pré narcose »

7h45. Allongée sur un lit, elle a à peine le temps d'un au revoir à son amie que déjà une infirmière la pousse d'un pas rapide vers la salle d'opération. Soulagée de ne pas devoir entrer dans l'attente mais un peu secouée de la rapidité des événements et pas tellement satisfaite du bonnet de douche vert dont on lui a recouvert les cheveux.

« Eh bien, on change vite de statut en arrivant ici ! J'arrive sur mes deux jambes, il y a 5 minutes et me voilà en position couchée transportée comme une grande malade ! »

« Que voulez-vous, Madame, il y avait d'autres patients avant vous mais on n'a pas leur dossier et pour d'autres personnes, on a le dossier mais ils ne sont pas là. C'est le bordel. Vous êtes la seule ce matin qui êtes là avec dossier ! »

Et l'infirmière l'abandonne dans une grande pièce où il y a quelques lits vides, quelques soignants qui ont le même bonnet que le sien et qui vont et viennent, certains la saluent en passant, d'autres n'ont pas un regard. Un long moment s'écoule, finie la frénésie du premier étage, ici, c'est plutôt la lente mise en route d'un début de journée

L'un d'eux s'approche : « Avez-vous votre dossier ? L'ont-ils mis sous votre oreiller ? Où est votre dossier ? » Elle leur dit qu'elle n'en sait vraiment rien en se demandant dans quel mauvais vaudeville elle a été embarquée. Le dossier est retrouvé sur un petit comptoir où paraît-il il n'aurait pas dû être.

Nouveau temps d'attente dans cette espèce de hall de gare semi désert. Enfin un visage connu, l'anesthésiste se penche vers elle avec un grand sourire et lui explique qu'elle et l'infirmière qui l'accompagne vont la préparer pour l'hypnose. Transfert sur un petit lit à matelas d'eau, voyage en lit vers une autre pièce, sans doute la salle d'opération, elle perçoit beaucoup de métal et une grosse lampe au-dessus d'elle. « Comme décor favorisant la détente, il y a mieux », pense-t-elle.

Et commencent les préparatifs : un nouveau turban enserre le bonnet vert. « Si ça continue, je n'entendrai pas ce que me racontera mon hypnotiseuse ! » Mais elle ne dit rien, elle laisse faire. Les deux femmes s'activent, comment immobiliser le bras

plâtré dans l'espèce de nappe blanche qui enferme son corps et ses deux bras ? On mettra une double nappe bien clipsée.

Cela ressemble un peu à une camisole de force et même si on se soucie de son confort en glissant un coussin sous ses genoux et une bouillotte près de ses pieds froids, l'image d'elle que lui renvoie le métal de la grosse lampe n'est pas très réjouissante ! Sa conscience devient plus floue, on attend le chirurgien, il arrive, une musique de relaxation sort d'un engin de mauvaise qualité, une voix douce l'accompagne, elle se souvient de quelques paroles, elle se souvient de deux moments de sensations désagréables où elle a paniqué en se rappelant qu'on l'opérait et se disant que l'hypnose, cela ne marchait pas, elle a fait une grimace parce qu'il était interdit de parler et impossible de bouger, la voix douce lui a murmuré que tout allait bien et elle est repartie aux pays des rêves. Puis elle a dit que tout était fini. Elle a la sensation que cela a duré 5 minutes, en réalité, c'était plus d'une heure.

Le chirurgien lui demande si elle veut voir ce qu'il lui a enlevé, elle a envie de voir quel morceau de son corps n'est plus en elle et il lui présente dans un sac en plastique deux petites noisettes roses si propres qu'elle se demande pourquoi il fallait les enlever ! Nouveau voyage en lit pour retourner dans sa chambre vers 10h30 La porte à peine refermée, l'infirmier revient « Cela ne convient pas au service, je vais vous redescendre en salle de réveil jusqu'à 12h30 ». Les mêmes couloirs dans l'autre sens et le même sentiment de mauvais vaudeville.

Une grande pièce pleine de lits pleins de gens sortant d'anesthésie générale qu'on vient régulièrement tapoter pour les ramener à la vie, dans le coin de la pièce, elle observe. Heureusement avec elle, ils se contentent avec elle de réguliers « Ca va, Madame ? » 12h30. Nouvelle remontée vers la chambre, cela semble être la bonne, antidouleur, soulagement, repos, SMS d'encouragement, visites amies. Tout va bien sauf que la manière d'être de certains soignants lui donne la sensation d'être devenue transparente : peu ou pas de contacts visuels, peu ou pas de paroles, deux infirmières viennent refaire le lit, elles parlent entre elles sans un regard, un homme en tenue de soignant, accompagné d'une infirmière du service vient se poster au pied du lit sans se présenter « Alors vous sortez demain ? » « Tout le monde m'a dit minimum après-demain ! » « Ah bon, il me semblait qu'avec l'hypnose, on sortait plus tôt » Et il sort, bougon, sans un au revoir. Elle se

demande encore qui était ce sinistre personnage malpoli ? Un contrôleur de la mutuelle ?

Le contact le plus humain, le plus réchauffant sera celui des deux femmes d'ouvrage qui chacune lui parleront, s'informeront de l'œil au beurre noir et de la main cassée, lui redonneront espoir d'être encore un être humain dans cette grande usine.

Heureusement elle est très entourée de présences amies mais elle pense à ceux qui sont plus malades, plus souffrants, plus seuls et qui ont à vivre cette indifférente froideur aseptisée. Nul doute que cela ne favorise en rien la guérison !

Le soir du deuxième jour, une infirmière lui annonce qu'elle va lui enlever le drain qui reste dans sa gorge, une étape de plus vers la sortie. La cinquantaine et plus affable que d'autres, elle lui inspire confiance. Elle enlève le pansement, retire le drain, nettoie la cicatrice à l'alcool. Chose bizarre : quand cela va faire mal, elle chantonne ! Elle remet un nouveau pansement, beaucoup plus grand que le premier, du dessous des oreilles au dessus de la poitrine, elle le recouvre d'un film plastifié ce qui permet de prendre une douche sans problème et lui dit qu'il ne faut pas toucher à ce pansement pendant 15 jours.

Etonnement intérieur. Elle pense qu'elle va pourrir sous le plastic et que la cicatrisation risque d'être compromise mais cette infirmière, vu son âge, doit avoir l'expérience de ces choses-là. Ce pansement est très serrant quand elle est couchée et quand elle se lève pour aller aux toilettes, elle constate qu'elle est obligée de garder les épaules haut levées car il est beaucoup trop court. Le miroir du cabinet de toilette lui renvoie une misérable image d'elle-même. Elle est au désespoir à la pensée que cela va durer quinze jours !

Comment va-t-elle pouvoir reprendre ses activités avec cette chose aussi inconfortable, visible et douloureuse autour du cou ?

Elle se recouche totalement découragée et se dit que c'est peut-être pour ne pas que sa tête se détache de son corps.

L'infirmière de nuit fait sa ronde vers 21h, demande dans la pénombre si le drain a été enlevé. « Oui mais le pansement serre et cela fait très mal ». Elle allume. « Comment vous a-t-on fait cela ! ? Normalement il faut pencher légèrement la tête de la personne vers l'arrière, afin que cela ne tire pas et laisse une liberté de mouvement »

Le pansement a été fait la tête sur un oreiller et donc penchée vers l'avant. L'infirmière de nuit décolle un tout petit peu le haut du

pansement à droite et propose un calmant, elle ajoute que si ce pansement reste 15 jours, cela ne peut que provoquer des boutons, qu'à la sortie, lui seront donnés des pansements de rechange. Léger soulagement, ré endormissement malgré l'inconfort grâce au médicament.

Samedi 27 août, 3h du matin. Réveil, douleur, sensation d'étranglement, désespoir. Pour la première fois de son séjour, elle se décide à sonner pour appeler l'infirmière. Cinq minutes s'écoulent, rien ! Elle sonne de multiples fois jusqu'à 3h30.

Sensation d'étouffement et de total abandon. Elle se lève en se faisant encore plus mal et essaie la sonnette murale.

Trente secondes plus tard l'infirmière est là qui accepte de reconnaître que la sonnette du lit ne fonctionne pas ! Elle la remplace, décolle un autre petit centimètre du pansement de l'autre côté, repropose un antidouleur et s'en va.

Vers 6h, une autre personne vient lui faire une prise de sang, elle redit que sa douleur et son étouffement. « Ne vous en faites pas, on va le changer ce matin »

A tous ceux qui rentreront dans sa chambre le matin, elle redira sa souffrance mais ils proposent de l'aide pour la toilette, ce dont elle n'a pas besoin, ils apportent le petit-déjeuner mais avaler lui fait trop mal. Ils font le travail prévu et ce n'est pas encore l'heure des soins. Elle ne peut plus contrôler ses larmes

A bout de tout, elle sort dans le couloir toute crispée dans son effort pour tenir ses épaules levées pour éviter un mal encore plus grand, une infirmière lui dit que son collègue va arriver.

Il arrive, la voit en larmes.

« Mais il fallait le dire ! »

Elle se croit chez les fous !

« Il faut enlever votre peignoir » et il la regarde se dépêtrer comme elle peut avec ce gros plâtre et cet épouvantable pansement sans le moindre geste d'aide.

Il enlève le pansement, nettoie la cicatrice à l'alcool, sans lui dire un mot à elle mais en discutant avec une de ses collègues qui, du couloir lui demande conseil à propos d'une autre patiente.

Il refait un nouveau pansement, tout petit, tout étroit, tout confortable et ajoute que si elle veut, à la maison, elle peut laisser la cicatrice à l'air !

« Vous ne direz plus que vous avez mal maintenant ! » dit-il énervé.

L'ensemble de ce soin n'a pas pris 5 minutes.

*Elle se demande pourquoi l'infirmière de nuit ne l'a pas fait à 21h, n'en avait-elle pas le droit ou pas l'envie ?
Maintenant, elle est soulagée physiquement mais très ébranlée émotionnellement. Elle attend avec impatience l'assistante du chirurgien qui doit venir signer sa libération.
Celle-ci entre dans la chambre en disant « Je viens vous dire au revoir » Un bonjour n'aurait pas été superflu !
Une infirmière encore inconnue vient faire le lit, elle est ronde, souriante et chaleureuse, elle parle du beau temps de cette fin d'été, elle sera la seule à lui dire au revoir et à sembler réaliser qu'elle quitte le service.*

Marie Dewez

Je peux imaginer la pression exercée par les restrictions budgétaires sur le personnel soignant mais dans ce que j'ai vécu de difficile, rien ne relève d'un manque de temps, rien ne relève d'un manque d'argent, tout relève d'un manque de conscience de l'état de fragilité, d'insécurité et de dépendance dans lequel se trouve la personne hospitalisée, sortie brutalement de son statut habituel et livrée au bon et au mauvais vouloir du personnel soignant

J'ai beaucoup appris de ces 3 jours à La Citadelle et je rêve en imaginant que, dans la formation de base ou continuée des soignants, soit créé un stage qui leur fasse vivre de l'intérieur ces conditions de dépendance et d'insécurité.

Je rêve surtout d'un monde où la valeur qui prime sur toute autre considération serait le respect de toute personne.

Pour ressentir ce respect et votre présence humaine, vos réactions à ce courrier seraient les bienvenues.

Merci de votre lecture

Marie Dewez